

Avertissement

Lorsque je me suis déterminée à donner ce magasin au public, je ne me suis point dissimulé les difficultés de mon entreprise. Cet ouvrage est tel par sa nature, me disais-je à moi-même, qu'il doit déplaire nécessairement à toutes les personnes formées, s'il est ce que j'ai prétendu de faire. Les difficultés que j'avais prévues ont augmenté dans l'exécution, et plus de vingt fois je me suis vue sur le point de tout abandonner, par le désespoir de réussir. Je me faisais par avance toutes les objections que me ferait le public, et j'en étais d'autant plus effrayée, que, malgré leur solidité aparente, je me trouvais dans la nécessité de n'y avoir point d'égard. J'achevai enfin l'été passé de remplir la pénible tâche que je m'étais imposée ; et pleine de défiance du succès, je communiquai mon manuscrit à un grand nombre de personnes. Quelle fut ma surprise ! plusieurs d'entr'elles, dont le goût éprouvé peut servir de règle, m'avouèrent qu'il les avait amusées assez, pour n'avoir pu le quitter avant de l'avoir achevé. Ce succès inespéré me découragea absolument. J'ai voulu travailler pour les enfants me disais-je, j'ai manqué mon but, puisque les personnes faites s'amusement de mon ouvrage. Cette crainte me fit suspendre l'impression ; il me fallait d'autres juges, et je les ai cherchés parmi mes écolières de tous les âges. Elles ont toutes lu mon manuscrit. L'enfant de six ans s'en est divertie, aussi bien que celles de dix et de quinze. Plusieurs d'entr'elles, à qui je désespérais de faire naître le goût pour l'étude, en ont écouté la lecture avec une avidité qui ne me laisse rien à souhaiter, et qui me répond du succès. Je me suis convaincue absolument, par cette expérience, d'une chose que je soupçonnais. Le dégoût d'un grand nombre d'enfants pour la lecture, vient de la nature des livres qu'on leur met entre les mains ; ils ne les comprennent pas, et de là naît inévitablement l'ennui. Je n'en excepte aucun ouvrage, quand je porte cette décision. Les miens, comme les autres, sont sujet à cet inconvénient, et je suis contrainte de les refondre, quand je veux les faire comprendre, non seulement aux enfants du premier âge, mais même à ceux qui seraient capables de les comprendre parfaitement s'ils étaient écrits en anglais. Une fille de quinze ans, qui commence à apprendre le français, a besoin d'un style aussi simple, qu'un autre de cinq ans, qui lit dans sa langue maternelle. Qu'on juge par là de l'ennui que doivent donner aux autres enfants, la lecture et la traduction de

Télémaque et de *Gil-Blas*, auxquels on borne d'ordinaire toutes leurs lectures dans les écoles. Ces livres, qui sont des chefs-d'oeuvres en leur genre, sont pour eux, à peu près comme du grec ; aussi ai-je trouvé en Angleterre plusieurs personnes qui ne pouvaient goûter ces ouvrages, parce qu'il leur était resté une impression fâcheuse de l'ennui qu'elles avaient éprouvé en les traduisant. On me dira : nous avons douze volumes de contes de fées, nos enfants peuvent les lire : à cela je réponds : outre que ces contes ont souvent des difficultés dans le style, ils sont pernecieux pour les enfants auxquels ils ne sont propres qu'à inspirer les idées dangereuses et fausses. Comme j'avais résolu de m'approprier tout ce que je trouverais à mon usage, dans les ouvrages des autres, j'ai relu avec attention ces contes, je n'en ai pas lu un seul que je pusse raccomoder selon mes vues, et j'avoue que j'ai trouvé les contes de *la Mère l'Oye*, quelque puériles qu'ils soient, plus utiles aux enfants, que ceux qu'on a écrit dans un style plus relevé. Je trouve moyen de faire comprendre aux enfants, lorsqu'ils lisent *Barbe-Bleue*, les inconvénients d'un mariage fait par intérêt ; les dangers de la curiosité, les malheurs qui peuvent arriver du peu de complaisance qu'on a pour les caprices d'un époux : l'inutilité du mensonge, pour éviter le châtement. En pourrais-je trouver autant dans les douzes volumes que j'ai cités ? Le peu de morale qu'on y a fait entrer, est noyé sous un merveilleux ridicule, parce qu'il n'est pas joint nécessairement à la fin qu'on doit offrir aux enfants ; l'acquisition des vertus, la correction des vices.

Cette réflexion me conduit naturellement au but que se doivent proposer les personnes qui se consacrent à l'éducation des enfants. Je l'ai déjà dit dans mon traité d'éducation ; mais je le répéterais encore mille fois, que je ne croirais pas l'avoir assez dit. *Former les moeurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géométrique, régler l'extérieur.* Tout ce qu'on dit aux enfants, tout ce qu'on écrit pour eux, tout ce qui s'offre à leurs yeux, doit tendre à cette fin, ou y être amené adroitement par un habile maître. Si mon ouvrage est conforme à ces vues ; s'il les remplit, mon ouvrage est suffisant pour donner une bonne éducation : entrons dans le détail. Tout le monde convient que la correction des moeurs est le principal point de l'éducation. On répète continuellement aux enfants : rien n'est plus vilain que de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmand, désobéissant. Qui ne croirait que ces vices sont très rares dans le monde, eu égard aux soins qu'on se donne pour en éloigner les enfants ? Ils devraient les avoir en horreur, et ils les auraient effectivement, si au lieu de faire entrer les maximes qu'on leur a débitées à ce sujet dans leur mémoire, on les avait fait pénétrer jusqu'à leur raison. Toutes nos fautes viennent de deux sources, ou de la fausseté de nos idées, ou du défaut de conviction, et ces deux sources de nos malheurs ont leur origine dans notre éducation. Les termes me manquent pour exprimer ce que je sens, et ce que l'expérience me découvre tous les jours. Qu'on me permette donc, de me faire entendre comme je pourrai, et qu'on excuse mes fautes.

Je disais l'autre jour à une Dame de seize ans, qu'on pourrait la comparer à une jeune mariée, qui en entrant dans la maison de son mari, qui est la sienne, établirait son domicile près d'une fenêtre, pour ne rien perdre de ce qui se passerait dans la rue. Si on demandait à cette Dame au bout de deux ans, de quelle couleur sont vos meubles, instruisez-nous des sujets des tableaux qui sont dans votre maison, comment en a-t-on distribué les appartements ? et qu'elle me répondit : Je ne sais pas un mot de toutes ces choses ; mais en récompense je puis vous détailler

tous les carrosses qui passent tous les jours dans ce quartier, le nombre des domestiques qui suivent les chaises, les habits de celles qui les remplissent. Cette âme ferait une extravagante, me répondit mon écolière ; et nous sommes toutes des extravagantes, ajoutai-je. Notre Dame passe sa vie à la fenêtre, c'est à dire, qu'elle ne s'occupe que des choses qui frappent les sens, et qu'elle ignore absolument ce qui est au dedans d'elle-même, dans sa propre maison. D'où vient cela ? D'une mauvaise habitude prise dans la jeunesse. On s'occupe à attirer l'âme des enfants aux fenêtres, on en fait des êtres parlants, écoutants, regardants ; et on ne réfléchit pas qu'il faudrait en faire des êtres pensants. Ce défaut est surtout celui des personnes du sexe, et il n'est pas possible d'imaginer ce qu'il m'en coûte pour l'extirper. Que de stratagèmes pour exciter la curiosité de se connaître soi-même ! Combien de soins pour piquer la vanité, en exposant aux jeunes personnes la profondeur, la honte de leur ignorance, de leurs préjugés, de leurs sottises ! j'en ai vu souvent pleurer de dépit, en se voyant peintes au naturel. C'était quelque chose, mais ce n'était pas tout ; il fallait après cela extirper la paresse qui, sous l'habit de la modestie, du découragement, travaillait à leur persuader qu'elles manquaient du génie nécessaire pour réfléchir, ou que cet exercice était trop pénible. Il fallait lutter contre les dissipations perpétuelles, à laquelle on livre les jeunes personnes à Londres, où une jeune fille de dix ans s'excuse gravement sur ses grandes occupations, de ne pouvoir remplir la tâche dont elle s'était chargée. Malgré tous ces obstacles, je commence à recueillir le fruit de mon travail ; je ne dis rien à mes écolières ; sans les assujettir à me prouver s'il est vrai ou faux, par des raisons sans répliques, mes écolières commencent à connaître, sans un grand travail, une contradiction dans un principe spécieusement étalé ; et par cette contradiction, mettent en poudre les conséquences ; elles m'écrivent leurs jugements sur ce qu'elles lisent, me disputent une vérité jusqu'à ce que je la leur aie prouvée, et ne le rendent qu'à l'évidence. Celles que j'ai commencées, déjà formées, font des progrès très lents dans cette science ; mais j'en ai quelques-unes depuis leur première enfance, et celles-là sont frappées d'une contradiction, comme l'oreille d'un bon musicien est frappée d'une dissonance ; d'où vient cela ? Des soins que j'ai pris de leur former un esprit géométrique ; et ce que j'ai fait, tout le monde peut le faire. Dès trois ans, il faut nourrir l'esprit des enfants du vrai, le leur faire digérer, travailler, non à vous soumettre leur esprit, à subjuguer leurs lumières pour leur faire adopter les vôtres ; mais à les soumettre à l'empire de la raison. Il faut les convaincre incontestablement de la nécessité de pratiquer ce que vous exigez, et vous les verrez se livrer de bon coeur à tout ce que la raison, et non votre caprice, leur ordonne. Nous avons pour cela deux moyens, la religion et la raison ; il ne faut jamais séparer ces deux choses, et je me flatte de les avoir unies dans le magasin des enfants : car sans cela, je crois avoir manqué mon but. En faisant réciter aux enfants l'histoire de la Sainte Écriture, j'ai eu soin de donner à leur raison des preuves à leur portée de la divinité de cette Écriture. J'ai tâché ensuite de leur faire trouver dans cette Écriture des motifs capables d'exciter leur obéissance. Un Dieu bienfaiteur, ami de la vertu, vengeur du crime, tout-puissant pour récompenser l'une, et punir l'autre : voilà ce que leurs réflexions et celles de la Gouvernante mettent à tout moment sous leurs yeux. Je n'ai rien oublié pour leur montrer la conformité des maximes de ce Livre Divin avec leurs lumières naturelles, et j'ai fini par les convaincre, qu'indépendamment d'une autre vie, d'un bonheur, ou d'un châtement futur, leur bien-être en cette vie dépend de leur docilité à suivre ces maximes. En changeant de discours, je n'ai point changé d'objet. Mes contes tendent au même but, tout y ramène les enfants, et j'ai lieu d'espérer qu'à

force de répéter les mêmes vérités, sous des formes diverses, elles s'inculqueront chez eux d'une manière ineffaçable. Si je réussis, je n'ai plus rien à désirer pour l'éducation ; un enfant religieux par raison, est capable de tout : les vices, les penchants corrompus ne m'effraient plus, je dis en paraphrasant les paroles du Roi Prophète : *En me donnant un esprit clairvoyant, vous leur avez donné le mors et la bride pour les empêcher de mordre et de ruer contre moi.*

Il me reste à répondre à quelques objections qu'on me fera sans doute. Pourquoi avez-vous retranché quelques histoires de la Sainte Écriture ? À cela je réponds : j'en ai retranché quelques-unes par respect pour l'innocence des enfants ; je n'avais garde de chercher à exciter leur curiosité, sur une matière où je regarde l'ignorance comme une béatitude et la forteresse de l'innocence. Je sais qu'ils sont à portée de les lire tous les jours dans la Bible, et je ne voudrais pas même les leur faire passer, crainte de faire naître chez eux cette curiosité que je crains ; mais je m'efforcerais de la mettre en défaut par une explication naturelle, qui leur donnerait le change, sans faire naître leurs soupçons. Ce n'est point ici un ouvrage dogmatique, dans lequel il n'est pas permis d'omettre un seul mot. C'est à titre d'amusement que je présente cette histoire aux enfants. Il ne faut pas qu'ils soupçonnent que je veux les instruire : ce motif m'a autorisée à retrancher tout ce qui pourrait les ennuyer. N'ai-je pas le même privilège pour les choses que je regarde dangeuses pour les moeurs ? Quelles réflexions mes écolières eussent-elles faites, sur cet endroit de l'histoire Sainte, où *Jacob*, sans respect pour la vérité, trompe son père, sous l'habit et le nom d'*Esau* ? Elles en auraient conclu, qu'un honnête homme peut mentir en quelques occasions, et qu'on exagère à leur égard l'horreur du mensonge, pour leur en donner de l'éloignement. Je ne cite que cet exemple. Il en est plusieurs autres que je ne puis me permettre de citer, par la raison qui m'a engagé à les mettre ; c'est qu'il est dangereux d'exciter trop la curiosité.

D'autres trouveront que j'ai eu tort de parler aux enfants de choses qu'ils supposent au dessus de leur portée : de choses qu'ils prétendent que les femmes mêmes doivent toujours ignorer. Qu'ont-elles besoin, me diront-ils, de connaître la différence de leurs âmes, d'avec celles des animaux ? Elles croient cette vérité et mille autres sur la foi d'autrui ; elles ne sont pas faites pour en savoir d'avantage. On dirait que vous prétendez en faire des Logiciennes, des Philosophes ; et vous en feriez volontiers des automates, leur répondrai-je. Oui, Messieurs les tirans, j'ai dessein de les tirer de cette ignorance crasse, à laquelle vous les avez condamnées. Certainement j'ai dessein d'en faire des Logiciennes, des Géomètres, et même des Philosophes. Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. Si je n'avais pas l'espoir de parvenir à cette fin, je renoncerais dès ce moment à écrire, à enseigner. Il est assez de personnes capables de faire entrer dans la mémoire des enfants quelques milliers de mots qu'ils ignorent : les règles du langage, et plusieurs autres connaissances à peu près aussi importantes : je ne regarde l'étude de la langue française, par rapport à mes écolières, que comme un moyen qui m'est offert par la Providence, pour former leur esprit et leur coeur. Ces deux parties sont les objets de mon travail, ce qui ne m'empêchera pas de donner tous mes soins à la grande affaire pour laquelle on me paie ; c'est-à-dire, à l'étude de la langue française. Je me flatte même que mes écolières y feront de rapides progrès, ainsi que dans les autres études auxquelles on les assujettit. Je travaille pour le maître de danse, de musique, etc. Les autres enfants apprennent ces choses avec

dégoût, parce qu'on les y oblige. Je prétends que mes élèves s'y appliquent par principes, parce qu'elles seront convaincues qu'il n'y a de vrai bonheur qu'à bien remplir son devoir ; que le devoir le plus sacré des personnes de leur âge, est l'obéissance à leurs parents et à leurs maîtres ; qu'en leur obéissant, elles obéissent à Dieu, dont ils tiennent la place : plus d'actions indifférentes pour des enfants à qui l'on aura le bonheur d'inculquer ce principe, plus d'exercices négligés. Les mêmes motifs qui auront produit leur application, leur docilité dans l'enfance, les affectionneront à leurs devoirs dans un âge plus avancé. La Philosophie sacrifiera le dégoût que produisent chez elle les détails domestiques, au devoir qui lui fait une loi de s'en charger. Parfaitement convaincue que son bonheur et sa gloire en cette vie et en l'autre, consistent à remplir les obligations de son état, elle étudiera sans cesse, et les remplira avec la même exactitude, soit qu'elles soient conformes, ou non, à ses propres penchants et inclinations ; et cette heureuse facilité à pratiquer tout ce qu'elle doit, elle la tirera de l'heureuse habitude de réfléchir.

Voilà quels sont les fruits précieux de la méthode que je veux suivre, et que je propose pour l'éducation : j'espère que chez une nation aussi éclairée que l'anglaise, le peu que je viens de dire, suffit pour répondre à l'objection qu'on m'a faite, et pour convaincre les parents de la nécessité de changer la méthode qu'on a suivie jusqu'à ce jour dans l'éducation. Ce premier volume du Magasin des enfants, indique mes vues ; mais ce n'est qu'une ébauche de ce que je donnerai par la suite, si cette première partie est goûtée, et qu'on m'encourage assez pour continuer. Je l'ai dit dans mes propositions, les frais de l'impression à Londres sont très considérables, et le nombre des lecteurs très borné, lorsqu'il est question d'un livre français. Il est donc impossible de donner rien au public, à moins qu'un certain nombre de souscrivants, n'assurent à l'auteur le remboursement de ses frais. Si la Cour de Russie ne m'avait encouragée, ce petit ouvrage prêt à mettre sous la presse depuis un an, n'aurait peut-être jamais été imprimé. Si les parents daignent lire ce premier volume ; s'ils le croient assez utile aux enfants pour en souhaiter la continuation, ils doivent solliciter leurs amis pour remplir un pareil nombre de souscrivants pour l'année prochaine, sans quoi je serai réduite à tout abandonner : d'autant plus que je n'ai pas, à beaucoup près ici, la ressource que je trouverais dans un autre pays : je m'explique.

Trois motifs peuvent encourager un auteur, le désir de se rendre utile au public par ses ouvrages ; l'espoir du gain s'il est pauvre ; l'espoir d'acquérir l'estime des honnêtes gens, et de s'attirer leurs égards. J'ose que le premier de ces motifs me suffirait, si la fortune m'avait été plus favorable ; mais n'ayant d'autre ressource que mon travail, je suis bien éloignée de pouvoir avancer les frais de l'impression : je l'ai fait pour les *«Magazins François»* et j'ai été cinq ans entiers sans être remboursée de mes avances ; il ne me reste donc que les deux autres motifs. Il ne tiendrait qu'à moi de me parer ici d'un désintéressement absolu ; mais je suis sincère ; la Providence m'a donné quelques talents pour me dédommager des richesses qu'elle m'a refusées. Je ne dois point rougir de chercher à en tirer parti, et je ne crois pas me dégrader en le faisant, plus que le Négociant qui cherche à faire valoir les fonds dans le commerce. On traiterait d'insensé celui qui s'exposerait aux dangers, aux fatigues de cette profession, si, se piquant d'une générosité mal entendue, il publiait qu'il n'a jamais eu dessein, ou de s'enrichir, ou de subsister. Je serais dans le même cas, si je voulais persuader au public que je n'ai que le premier et le troisième

motif : ceux-là véritablement sont plus puissants sur mon esprit que l'autre ; et plus ambitieuse qu'intéressée, je sacrifierai toujours l'intérêt à la gloire ; mais qu'on me permette de dire ici que je courrais un grand risque d'être la dupe de mon sacrifice. Mes talents ne sont pas de ceux qui conduisent nécessairement aux marques extérieures de la considération en Angleterre. S'il ne s'agissait ici que des intérêts de mon amour-propre, je n'apuierais pas sur cet article ; mais il est question de détruire un préjugé pernicieux à l'éducation, et je le combattrai toutes les fois que je trouverai l'occasion de le faire ; après avoir répété vingt fois ce que je vais dire, peut-être, sans que les parents l'aient lu une, il arrivera par hasard qu'ils me liront la vingt et unième fois. La Nature a distingué avantageusement les Anglais des autres peuples du monde. Ils pensent beaucoup, et ordinairement ils pensent juste. Que ne pourrait-on pas attendre d'une qualité si estimable, s'ils agissaient en conséquence de leurs pensées, de leurs sentiments ; mais non, victimes des préjugés, ils s'y soumettent en dépit de leurs lumières ; et dans les choses de la plus grande conséquence, comme dans les petites, ils suivent le chemin battu, sans pouvoir se donner à eux-mêmes une bonne raison de l'inconformité de leurs actions avec leur lumière. Je pourrais en citer mille exemples : j'en choisirai un seul avant de parler de celui dont il est question ici.

Qu'est-ce que vos assemblées, ai-je demandé à vingt Dames différentes, voici leur réponse uniforme. Un amas confus de personnes, souvent trop grand, pour être contenu dans les maisons où elles se rassemblent, quelque vastes qu'elles soient. On regarde comme une bonne fortune, de pouvoir trouver une chaise : mais le plus grand nombre, obligé de rester debout, est poussé et repoussé sans cesse. Il est vrai qu'on peut être un peu plus à l'aise en jouant : aussi plusieurs personnes qui n'ont point de goût pour le jeu, prennent des cartes, afin de pouvoir être assises. Beaucoup de bruit, peu ou point de conversation, une chaleur étouffante, une fatigue réelle lorsqu'il faut percer la foule pour parvenir à un autre bout de l'appartement. Et vous amusez-vous beaucoup de cette cohue, ai-je encore demandé ? Non, je vous assure, m'ont-elles répondu. Je souffre beaucoup dans ces sortes de lieux ; mais c'est l'usage, et je ne suis pas faite pour le réformer. J'ai beaucoup entendu parler de certaines sociétés où l'on assortit une douzaine de personnes faites l'une pour l'autre. Je souhaite qu'elle devienne à la mode, mais jusqu'à ce qu'elles le soient, je ferai comme les autres, j'irai avec réugnance, je perdrai avec désagrément, avec dépit même, au moins avec remords. Je sens que cela est ridicule, que cela devient criminel à un certain point : n'importe, le préjugé, l'habitude le demande : je lui obéirai. Ce raisonnement révolte sans doute. Une jeune Dame de 15 ans me disait il y a quelques jours : une dame a fait hier les complaints les plus répétées, sur une perte assez considérable qu'elle avait faite au jeu qu'elle n'aime point. Je pensais en moi-même, disait mon écolière ; et qui vous forçait de jouer ? J'en dis autant de cette demoiselle : qui vous force à aller à cette assemblée qui vous déplaît ? qui vous empêche de suivre les goûts que la raison vous inspire ? le préjugé.

Je pourrais faire un volume sur cette matière, et prouver démonstrativement que la plupart des défauts des Anglais ne tiennent point à leur nature, et choquent leur raison autant que la mienne ; mais je me suis bornée à parler de celui qui met obstacle à la bonne éducation : j'y reviens.

À quoi doit-on attribuer le progrès du commerce en Angleterre ? À la destruction du préjugé qui fait regarder le commerce comme une profession indigne de la noblesse. Un négociant fidèle et laborieux peut prétendre à tout ici. Le Duc, le Comte, ne rougissent point de s'allier avec lui, de le traiter avec distinction, de lui montrer des égards. Les motifs les plus puissants sur l'esprit de l'homme se réunissent donc pour faire fleurir le commerce, l'intérêt et l'amour-propre. Il conduit à la fortune et à la considération. L'Anglais fait plus ; l'agriculture conduit au même but, lorsqu'on se distingue en la faisant fleurir. Un fermier, qui a su s'enrichir par son industrie laborieuse, a rang parmi les gentilshommes. Le Lord l'admet à sa table, à son amitié, à ses plaisirs. Si j'étais distributrice des marques d'honneur, je ne balancerais pas à accorder une statue au premier homme qui a eu le courage de s'élever au dessus du préjugé ridicule, qui fait mépriser le commercer et l'agriculture : cet homme a plus fait pour son pays, que s'il eut gagné dix batailles. Il y a fait fondre des sources abondantes de richesses réelles.

L'avancement de tous les arts utiles dépend donc des Grands. Une profession sera donc plus ou moins suivie, cultivée, perfectionnée, selon qu'elle procurera la fortune et la considération. Mais remarquez que chez les âmes nobles ce second intérêt l'emporte de beaucoup sur l'autre. En vain prodigueriez-vous les récompenses à ceux qui pensent bien ; si vous leur refusez les égards, ils vous diraient volontiers ; payez-moi la moitié moins, et marquez-moi la moitié plus de considération. Si cela convient en général à tous les arts libéraux, on peut surtout le dire par rapport à celui qui dirige l'éducation. Une personne capable de la donner, a l'âme délicate. Pleine de respect pour le grand emploi auquel elle s'est consacrée, elle s'attend au juste tribut d'estime, que méritent les efforts qu'elle fait pour le remplir dignement. Si vous manquez à ce juste devoir, fût-elle accablée de vos bienfaits, elle gémira sous le poids de vos mépris apparents, et sacrifiera l'abondance humiliante que les premiers lui procurent. Je dis vos mépris apparents : je sais que chez la plupart, ces sentiments ne règlent pas la conduite. Je ne puis me persuader qu'une mère fut assez insensée, pour confier ses enfants à une personne pour laquelle elle n'aurait pas une estime fort particulière : ce serait le comble de l'extravagance, et je ne soupçonne pas les Anglais de cet excès. Je suppose donc qu'ils estiment beaucoup les personnes qu'ils choisissent pour les mettre auprès de leurs enfants, en qualité de gouverneurs ou de maîtres ; mais je le suppose sans autres preuves que celles que je tire de la supériorité de leur raison ; leur conduite me montre le contraire, et pour les justifier, j'ai besoin de recourir au préjugé. Mais tout le monde ne les jugent-ils aussi avantageusement que moi ? non, sans doute : en général on ne suppose rien, on croit ce que l'on voit, et la persuasion qui naît de leur conduite, empêche un grand nombre de personnes de cultiver les talents qu'elles ont pour l'éducation ; elles craignent le mépris attaché à cette profession, s'il faut en croire les apparences. Et voilà une de ces contrariétés dont je me plaignais tout-à-l'heure, dont les suites sont terribles par rapport aux enfants.

Je suppose dans une jeune personne, un égal talent pour la musique et pour l'éducation. Indécise auquel de ces arts elle donnera sa préférence, elle examine lequel de ces deux lequel lui procurera le plus d'avantages. Elle voit d'un côté l'humble gouvernante reléguée à la seconde table, condamnée à manger avec le valet de chambre de Mylord, qui était laquais il y a quatre jours, pendant que l'actrice brillante et applaudie est admise à la table des maîtres, et qu'on regarde comme une

bonne fortune l'avantage de l'avoir. Que voulez-vous que pense cette jeune personne ? Elle n'aura garde d'imaginer comme moi, que, malgré les apparences, la maîtresse de maison estime la gouvernante plus que la chanteuse à laquelle certainement elle ne confierait pas sa fille. Elle croira tout uniment ce que les apparences lui montreront, et conséquemment se déterminera pour la musique. Ce que j'ai supposé, combien de fois est-il arrivé ? combien de fois arrivera-t-il encore ? Pères et mères réformez votre conduite, ou résolvez-vous à n'avoir que des gens sans sentiments, pour élever vos enfants. La plus affreuse indigence vous procurera par hasard quelques personnes dignes de cet emploi ; mais soyez sûrs que le point de vue le plus intéressant pour elle, en entrant dans vos maisons, sera celui d'être en état d'en sortir bien vite, pour s'arracher au mépris dont elles sont accablées.

J'ai donc eu raison de dire que le seul motif de la gloire n'était pas suffisant, pour soutenir en Angleterre le courage d'un maître, ou d'un auteur qui travaille pour les enfants ; celui qui se bornerait à ne recueillir, pour prix de ses sueurs, que les égards, serait en danger d'être dupe. Il est donc nécessaire qu'un auteur, ou un maître, soit encouragé d'une autre manière ; et puisque l'expérience apprend que les talents les plus utiles attirent peu de considération, il faut au moins qu'ils procurent quelque profit.

Quelques efforts que j'aie faits pour rendre cet ouvrage intelligible aux enfants, il s'en trouvera sans doute, dont l'esprit trop borné aura peine à le comprendre. Je conjure ici les personnes chargées du soin de l'éducation, de suppléer à ce qui manque à mon travail ; qu'elles refondent ce qu'elles trouveront obscur, qu'elles le traduisent, l'abrègent et le tournent de tant de côtés, qu'il s'en trouve un qui soit à la portée de leurs élèves. Que les difficultés ne les arrêtent point : une expérience de trente ans m'autorise à leur répondre du succès. Je puis les assurer avec vérité, que, depuis ce grand nombre d'années, je n'ai pas trouvé un seul enfant incurable, soit du côté du génie, soit du côté des mœurs ; cependant j'ai employé vingt de ces années aux écoles gratuites : c'est-à-dire, que j'ai vécu parmi les enfants des pauvres, dont l'éducation grossière m'offrait moins de ressources. Que ne doit-on pas espérer de ceux qui ont, outre les secours des maîtres, les bons exemples d'une famille noble ou aisée, dans laquelle on doit trouver, par succession, des sentiments plus relevés ! Que ne doit-on pas espérer surtout dans ce pays ! Je puis dire avec vérité, que les Anglais naissent vertueux. Depuis dix ans que j'enseigne à Londres, je trouve les dispositions les plus heureuses. Il est peu d'hommes ici, même parmi les plus méchants, qui n'aient reçu de la Nature un fond qu'il ne s'agissait que de cultiver, pour le rendre bon. En un mot, dans les autres contrées, l'éducation corrige la Nature ; dans celle-ci, l'éducation la gâte : et pour la rendre bonne, il s'agit moins de changer les dispositions des enfants, que de les conserver telles qu'on les trouve.

Noms d'origine, et âges, par ordre d'apparition
(correspondances dans l'adaptation de M^{me} Foa).

Mademoiselle Bonne, Gouvernante de Lady Sensée (Julia)

Lady Sensée, 12 ans (Julia)

Lady Spirituelle, 12 ans (Eugénie)

Lady Mary, 5 ans (Augustine)

Lady Charlotte, 7 ans (Charlotte)

Lady Molly, 7 ans (Sidonie)

Lady Babiole, 10 ans (Suzanne)

Lady Tempête, 13 ans (Léonie, 12 ans)



Adam et Eve sortis du paradis

DIALOGUE I.

SUZANNE, EUGENIE, JULIA.

SUZANNE, entrant chez Julia.

Bonjour, ma bonne amie ; je suis charmée de pouvoir passer l'après-dînée avec vous : on m'a dit que l'on vous avait donné la plus jolie poupée du monde : nous allons nous amuser !

JULIA.

Volontiers, ma chère ; je suis bien aise d'avoir quelque chose qui vous plaise : mais on frappe, c'est sans doute Eugénie ; elle m'a fait dire qu'elle viendrait ce soir.

EUGÉNIE.

Bonjour, mesdemoiselles, je... Mais, que vois-je ? Julia jouer avec une poupée ! ah !... (elle rit) fi donc ! ma chère ; je vous croyais raisonnable ; vous avez douze ans, et vous jouez encore !

SUZANNE.

Mais, chère amie, est-ce qu'il y a du mal à jouer quand on a douze ans ? Il me semble que je vous ai vu plusieurs poupées, il n'y a pas longtemps.

EUGÉNIE.

Depuis plus de six mois j'ai jeté toutes ces choses dans le feu ; j'ai prié mon père de me donner l'argent qu'il employait à ces bagatelles, pour acheter des livres et payer des maîtres d'agrément.

SUZANNE.

Je ne suis point de votre goût. Si j'étais la maîtresse, au lieu de donner deux louis par mois à mon maître de géographie, j'achèterais les plus jolies choses du monde ; cela m'amuserait, et puis je n'aime pas à lire ; aussi quand je serai grande, et que je pourrai faire ce que je voudrai, je vous assure que je ne lirai jamais.

EUGÉNIE.

Vous serez donc une ignorante toute votre vie, et vous ne deviendrez jamais aimable. Écoutez, je vais vous dire ce qui m'a dégoûtée des poupées. Pendant que nous étions à la campagne cet été, il venait plusieurs dames chez nous. Il y en avait deux qui étaient laides ; mais si laides, qu'elles faisaient peur. Mon père disait cependant qu'elles étaient aimables ; cela me surprenait, car je croyais qu'il fallait être belle pour paraître aimable : mais je fus bien étonnée ; vous connaissez madame Vernon, qui est si belle ; mon père ne pouvait la souffrir ; il disait que c'était une statue, un automate, qu'elle n'avait pas d'âme : je ne savais ce que cela signifiait. Un jour, ces deux dames qui sont si laides, étaient avec moi ; je leur ai demandé quelle différence il y avait entre elles et madame Vernon. Vraiment, ma chère, m'ont-elles répondu, vous devez le voir, elle est belle, et nous sommes laides. Oh ! c'est que mon père, ai-je dit, affirme que vous êtes aimables, et qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est une belle statue, un automate. Je croyais qu'une statue était de pierre ou de bois ; d'ailleurs, je pensais qu'on ne pouvait pas vivre sans âme, cependant il dit que madame Vernon n'en a point. Ces deux dames ont ri ; et après cela, elles m'ont dit qu'une femme était aimable quand elle avait de l'esprit, et qu'on appelait les sottes, des statues ou des automates, parce qu'un automate était une machine qui marchait, jouait de la flûte, et faisait plusieurs autres choses, quoiqu'il ne fût qu'une statue, fabriquée d'un morceau de bois, n'ayant point d'âme, et ne pensant pas, enfin que ces sottes parlaient, marchaient et faisaient tout sans penser, comme l'automate. Ah ! mesdames, leur ai-je dit, enseignez-moi comment il faut faire pour apprendre à penser, je serais bien fâchée d'être un automate. Où avez-vous pris cet esprit, qui vous rend aimables ? Nous l'avons pris dans les livres, m'ont-elles répondu, en nous appliquant à nos leçons, quand nous étions jeunes. Depuis ce temps, j'ai tout quitté pour travailler à acquérir de l'esprit, et j'en ai déjà beaucoup, car tout le monde le dit ; mais j'en veux avoir encore davantage et, pour cela, je lis toute la journée.

SUZANNE.

Je vous prie, dites-moi, ma chère, à quoi cela est-il bon d'avoir tant d'esprit ?

EUGÉNIE.

A mille choses. L'année passée je m'ennuyais au milieu des amis de mon père ; on me traitait comme une petite fille : à présent tout le monde me parle, et je parle, aussi ; on dit à tout moment que j'ai de l'esprit comme un ange. L'autre jour j'allai chez le comte*** qui possède beaucoup de tableaux ; il y avait plusieurs dames qui demandaient ce qu'ils signifiaient ; je me mis à rire ; et le comte, qui sait que j'ai lu le livre des *Métamorphoses*, me demanda si je connaissais les sujets de ces tableaux ; je les expliquai tous ; on m'admira, et c'est un grand plaisir d'être louée, admirée. Et puis j'ai le plaisir de me moquer des ignorantes, et de rire des bêtises qu'elles disent à tout moment : cela m'amuse bien plus qu'une poupée.

SUZANNE.

Hé bien ! j'aime mieux être ignorante que méchante. Si l'esprit ne sert qu'à se moquer des autres, je ne me soucie pas d'en avoir. Qu'en pensez-vous, Julia ? On dit que vous étudiez beaucoup ; est-ce aussi pour vous moquer de celles qui, comme moi, n'ont point d'esprit ?

JULIA.

Non, ma chère ; j'étudie parce que cela m'amuse et m'instruit, et j'espère que cela me rendra bonne quand je serai grande.

EUGÉNIE.

Puisque l'étude vous divertit, pourquoi gardez-vous encore des poupées ?

JULIA.

Pour amuser mes bonnes amies ; je suis si contente quand je puis leur faire plaisir !

SUZANNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère ; gardez votre poupée pour moi, et quand je n'aimerai plus à jouer, je viendrai étudier avec vous pour apprendre à être bonne, car vous l'êtes beaucoup.

JULIA.

Si vous voulez, mesdemoiselles, nous passerons dans la chambre de mademoiselle Bonne, ma gouvernante : elle nous montrera un nouveau point de tapisserie.



Adam au travail

DIALOGUE II.

EUGÉNIE, JULIA.

EUGÉNIE.

Je suis bien fâchée, ma bonne amie, et je viens vous conter le sujet de mon chagrin.

JULIA.

Qu'avez-vous, ma chère ? On dirait que vous avez pleuré.

EUGÉNIE.

J'ai pleuré toute la matinée, et j'en ai encore grande envie. Je vous disais, l'autre jour, que je lisais beaucoup pour avoir de l'esprit et me faire louer : eh bien ! je ne veux plus lire ; je veux jeter mes livres et mes cartes de géographie dans le feu.

JULIA.

Donnez-les moi plutôt, ma chère ; mais dites-moi donc, pourquoi ne les aimez-vous plus ?

EUGÉNIE.

Ce matin M. de B*** et son frère sont venus déjeuner chez nous. Ils étaient dans la salle, en attendant mon père qui lisait des lettres. Aussitôt que j'ai su que

M. de B*** était en bas, je me suis empressée de descendre, parce qu'il me dit toujours que je suis aimable, spirituelle, savante, et mille autres jolies choses. Quand je me suis trouvée près de la porte, j'ai entendu qu'il parlait de moi. Ah ! je ne puis m'empêcher de pleurer encore, quand je pense à ce qu'il disait : « C'est un mauvais esprit, une petite personne qui sera la peste de la société. » Prétendre que je serai la peste ! c'est la plus vilaine chose du monde. Il disait encore que j'ai de l'orgueil comme un démon ; que je suis railleuse, moqueuse ; qu'il vaudrait mieux que je fusse bien ignorante que de continuer à m'instruire, parce que cela achèverait de me gêner, en augmentant ma vanité. Ensuite il a parlé de vous. Elle est bien aimable, a-t-il ajouté ; elle parle peu, mais tout ce qu'elle dit est à propos : je donnerais toutes choses au monde pour avoir une enfant de son caractère. Alors je me suis sauvée dans ma chambre pour pleurer. On m'a appelée pour déjeuner, mais j'ai dit que j'avais la migraine, afin de ne pas voir ce vilain homme, qui parle d'une façon et qui pense de l'autre. Après dîner, j'ai demandé à ma mère la permission de venir vous voir, parce que je veux vous demander comment vous faites, pour avoir de l'esprit sans être une peste, une orgueilleuse.

JULIA.

En vérité, ma chère, je ne sais que vous dire ; je crois pourtant, si je suis bonne, que j'en ai l'obligation à ma gouvernante. Elle me répète toujours qu'il y a deux sortes d'esprit : l'un qui ne sert qu'à nous faire haïr et mépriser de tout le monde, l'autre qui rend aimable, douce, vertueuse, et quand j'ai le mauvais esprit, elle me corrige.

EUGÉNIE.

Apparemment que j'ai le mauvais esprit.

JULIA.

Je vous dirai ce que je pense ; vous n'avez pas le bon esprit mais ce n'est pas votre faute ; personne ne vous a jamais appris qu'il y en avait deux, et je suis sûre que vous vous corrigerez, quand on vous aura dit comment il faut faire pour cela.

EUGÉNIE.

Vous êtes bien bonne de m'excuser ; je suis décidée à me corriger, mais j'ai peur de ne pouvoir y réussir. Si vous vouliez prier votre gouvernante de m'apprendre comment je dois faire, je vous aurais bien de l'obligation.

JULIA.

Je suis certaine qu'elle le fera avec beaucoup de plaisir. Elle a déjà engagé quelques-unes de mes amies à venir passer l'après-dînée avec moi, trois fois par

LE MAGASIN DES ENFANTS

semaine, pour nous instruire en nous amusant. Je lui dirai que vous souhaitez être de cette partie. Ne pensez-vous pas ainsi ?

EUGÉNIE.

De tout mon cœur ; vous n'aurez qu'à m'avertir quand vous voudrez commencer, je viendrai des premières.



Abel et Caïn

DIALOGUE III.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M^{lle} BONNE, JULIA, EUGÉNIE, AUGUSTINE, CHARLOTTE, SIDONIE.

AUGUSTINE.

Bonjour, mademoiselle Bonne ; Julia m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, et je viens vous prier de m'en dire un.

MADemoiselle BONNE.

Oui, ma chère, je sais de jolis contes, de belles histoires, et je vous en raconterai tant que vous voudrez.

AUGUSTINE.

Quelle différence y a-t-il entre un conte et une histoire?

MADemoiselle BONNE.

Une histoire est une chose vraie, et un conte est une chose fausse qu'on écrit, qu'on raconte, pour amuser.

LE MAGASIN DES ENFANTS

AUGUSTINE.

Mais ceux qui font des contes sont donc des menteurs, puisqu'ils disent des choses fausses.

MADEMOISELLE BONNE.

Non, ma chère ; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

AUGUSTINE.

Je vous prie, dites-moi un conte et une histoire, afin que je juge quel sera le plus joli des deux.

MADEMOISELLE BONNE.

Volontiers ; je vous donnerai une belle histoire à lire, vous l'apprendrez par cœur, et je vais vous raconter un joli conte ; écoutez, mes chers enfants.

LE PRINCE CHÉRI

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient le *Roi Bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit : « Puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. » Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie maisonnette ainsi que de bonnes herbes à manger. La nuit, quand le roi fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame ; elle n'avait point d'habits d'or et d'argent, mais sa robe était blanche comme de la neige, et au lieu de coiffure, elle portait une couronne de roses blanches. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car les portes étaient fermées, et il ne savait pas comment elle était entrée.

Elle lui dit : « Je suis la fée Candide ; je passais dans le bois, lorsque vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvée dans vos bras, car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes ; et, si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder. »

« Madame, répondit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite : je n'ai qu'un fils que j'aime beaucoup, et pour cela on l'a nommé le prince Chéri : si vous avez quelque bonté pour moi, devenez l'amie de mon fils. »

« De bon cœur, poursuivit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. »

« Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répliqua le bon roi, mais je vous serai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant ? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. »

« Vous avez bien raison, lui dit Candide ; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui ; il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir, s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même. »

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut quelques temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent, pour le sauver. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut : « J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, et, pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. » En même temps, elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, et ajouta : « Gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamants ; toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt ; mais si, malgré sa piqure, vous continuez, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. » Candide disparut, et laissa Chéri bien étonné. Il fut quelque temps si sage, que la bague ne le piquait point du tout ; et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri* qu'il portait celui d'*Heureux*.

Étant un jour allé à la chasse, et n'ayant rien pris, il ressentit de la mauvaise humeur ; il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt ; mais, comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne, Bibi, vint à lui en sautant, pour le caresser ; il lui dit : « Retire-toi, je ne suis plus d'humeur à recevoir tes caresses. » La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tira par son habit, pour l'obliger au moins à la regarder ; cela impatienta Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment, la bague le piqua, comme si c'eût été une épingle ; il fut bien étonné, et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : « je crois que la fée se moque de moi ; quel grand mal ai-je fait, en donnant un coup de pied à un animal qui m'importune ? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien ? »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua une voix qui répondait à la pensée de Chéri : vous avez fait trois fautes au lieu d'une : Vous avez été de mauvaise humeur ; vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal ; et puis vous avez été cruel envers un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Si c'était une chose raisonnable et permise que les grands pussent maltraiter tous ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais en ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. » Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger, mais il ne tint pas parole.